

JEAN-LÉON BEAUVOIS
NICOLE DUBOIS

Psychologie de la personnalité et évaluation

Les traits de personnalité ne sont pas
ce que les psychologues disent qu'ils sont



Introduction

Nous proposons dans cet ouvrage une conception dans laquelle les traits de personnalité, si essentiels dans la psychologie de tous les jours et dans la psychologie académique, expriment, parce qu'ils ont été construits dans une pratique évaluative, des valeurs sociales et non des caractéristiques propres à la nature humaine et à l'individualité. Cette conception est fondée sur des analyses théoriques et sur des recherches empiriques.

Quelques évidences : deux sources des différences entre les gens

Il est fréquent, dans la vie quotidienne, d'expliquer un comportement ou une émotion que l'on vient d'observer ou dont on nous parle en faisant appel à la *nature humaine*. Thomas fait la tête et a tendance à s'isoler depuis qu'on lui a préféré Serge pour diriger la nouvelle campagne publicitaire. Le directeur des ressources humaines dit à sa secrétaire : « Il est un peu jaloux. C'est humain. » Il n'y a rien dans ces propos qui soit particulièrement surprenant. Nous sommes en effet confrontés dans notre vie sociale et personnelle à des *êtres humains*. Ce sont eux que nous voyons et qui sont saillants dans notre environnement, avec leur corps humain, leur langage humain et leur allure humaine. Ils sont, tels qu'on les voit, sexués, donc mâles ou femelles, et dotés d'un certain âge : jeunes, adultes ou vieux. L'espèce, le sexe et l'âge sont ainsi les bases d'une triple caractérisation *visible* qui nous apparaît souvent, en soi, comme

explicative des faits psychologiques. Barbara est une jeune humaine alors que Yupik est un vieux chien. Il est donc compréhensible, sur cette base catégorielle visible, que Barbara et Yupik n'aient pas les mêmes réactions à une sollicitation particulière de Tom. Barbara réagit comme une jeune femelle humaine : elle hausse les épaules et va regarder par la fenêtre ; Yupik comme un vieux chien mâle : il remue la queue et vient poser sa tête doucement sur le genou de Tom. Il est possible que le jugement « c'est humain » avancé par le directeur des ressources humaines dans le cas de Thomas ait pu être accompagné par un jugement quelque peu plus analytique : « C'est humain ; c'est là un comportement typique d'un homme » (donc, double catégorisation : *humain* et *mâle*), et peut-être même « d'un homme engagé dans la trentaine » (triple caractérisation : *humain*, *mâle* et *jeune adulte*).

Une telle compréhension des faits humains repose sur une assumption *biologique* qui nous semble naturelle et de première importance. Tous, nous sommes psychologues et avons des compétences pour attribuer dans la vie courante des états ou des traits à nous-mêmes ou à d'autres (Beauvois, 1984 ; Leyens, 1983)^{1,2}. Cette psychologie que nous mobilisons a bien un *objet*. Cet objet, c'est l'*individu* (voir le glossaire), c'est-à-dire l'exemplaire d'une *espèce* particulière : ici l'espèce *Homo sapiens sapiens*. « C'est humain » veut dire « c'est typique d'un individu de notre espèce *Homo sapiens sapiens* ». « C'est typique d'un humain mâle » veut dire « c'est typique d'un *Homo sapiens sapiens* de sexe mâle ». La triple catégorisation biologique (espèce, sexe, âge) nous permet donc déjà d'expliquer certaines différences de comportement entre nos congénères, différences portées par notre héritage *spécifique*, c'est-à-dire propres à

1. Nous privilégierons, dans la mesure du possible, les références en langue française.

2. Nous parlerons dans ce livre le plus souvent de « traits », comme l'honnêteté, le dynamisme. Nous pourrions presque systématiquement avancer les mêmes arguments pour les « états » que peut décrire une psychologie plus dynamique, comme « une faible identification sexuelle », « un fort sentiment d'infériorité ». La critique de la notion de traits stables et relativement généraux a souvent été avancée en psychologie avec celle de tels états, tenus aussi pour stables et généraux, et avec les mêmes arguments (voir, notamment, Mischel, 1968).

notre espèce. Nous sommes différents parce que nous n'avons ni tous le même sexe ni tous le même âge, même si nous sommes tous des humains.

Pourtant, même du seul point de vue biologique, cette triple caractérisation ne suffit pas. La biologie nous apprend en effet que les individus d'une espèce donnée sont des êtres uniques (principe d'*unicité biologique*) et que cette unicité est portée par leur génome. Chaque individu, à cause du bagage biologique qu'il a hérité, naît différent d'autres ou des autres : Yupik est certes un vieux chien de chasse, mais il est, lui, contrairement à Reagan, qui est aussi un vieux chien de chasse, un mâle dominant, donc particulièrement agressif à l'endroit des autres mâles. C'est évidemment vrai pour les *Homo sapiens sapiens*. Nous sommes biologiquement différents en dépit d'un même héritage spécifique que nous tenons de notre espèce, de notre sexe et de notre âge. Certains, du même sexe et du même âge, sont calmes et difficiles à remuer, tandis que d'autres sont agités et toujours prêts à bondir. Et ils nous semblent bien être nés ainsi. La biologie et son principe d'unicité biologique nous apparaissent donc bien comme une première source de *différences intraspécifiques interindividuelles*, différences entre les individus d'une espèce donnée, par exemple entre les individus que nous sommes de l'espèce *Homo sapiens sapiens*, pourtant du même sexe et du même âge.

Mais la biologie n'est pas seule en cause lorsqu'il s'agit de comprendre les différences entre les gens. Restons dans le registre des évidences. L'homme de la rue ressent bien les limites du fameux « c'est humain ». Il sait bien que Barbara ou Thomas ne sont pas *seulement* caractérisés en tant que personnes différentes des autres par les catégories biologiques (jeune femelle *Homo sapiens sapiens* ou jeune adulte mâle *Homo sapiens sapiens*) et par leur bagage héréditaire d'individus uniques. Il admet aussi que chacun a une histoire et une expérience de la vie dont il faut tenir compte si l'on veut comprendre leurs réactions, même si cette histoire et cette expérience ne se voient pas aussi aisément que leur sexe et leur âge. Il acceptera volontiers qu'un individu *Homo sapiens*

sapiens a une famille, un milieu, qu'il a appris pas mal de choses dans le courant de sa vie, notamment un métier, qu'il a occupé des positions, qu'il a eu des réussites et des échecs, qu'il a fait des rencontres, et que tout cela n'est pas sans incidences sur ce qu'il est devenu et sur ce qu'on connaît aujourd'hui de son comportement, de ses émotions, de ses jugements et de ses performances (voir, dans le glossaire, « événements psychologiques »). Nous sommes là confrontés à une nouvelle raison pour laquelle nous sommes si différents. Yupik, chien de chasse ayant vécu à la niche dans une ferme, n'a pas les mêmes réactions que Reagan, un chien de chasse également, mais ayant toujours eu son couchage dans l'appartement d'une famille de citadins. De même, si le comportement de Thomas semble typique d'un « jeune adulte humain mâle », l'homme de la rue acceptera volontiers que le fait que Thomas soit passé par des *écoles* où l'on apprend qu'il importe d'être partout et toujours le premier y est sans doute aussi pour quelque chose. D'ailleurs, notre directeur des ressources humaines pourrait très bien ajouter pour enrichir l'explication qu'il vient de proposer à sa secrétaire : « Il est vrai qu'il serait plus facile pour d'autres qui n'ont pas le même parcours académique de mettre un mouchoir sur de telles déconvenues. C'est aussi une question de formation. » Si le comportement de Thomas relève bien de catégories biologiques et de son unicité en tant qu'individu, on comprend encore mieux ce comportement lorsqu'on connaît les contextes sociaux dans lesquels Thomas a vécu et, notamment, lorsqu'on connaît son éducation.

Les explications psychologiques courantes, dans lesquelles nous sommes si prompts à avancer des différences entre les personnes, en appellent donc aussi bien à la biologie qu'aux expériences vécues. Nous pouvons nous en tenir à ces évidences.

Un complément ou un obstacle ?

Un complément

Nous ne discuterons pas dans cette introduction de la valeur de vérité de ces explications courantes que les gens donnent lorsqu'ils sont confrontés à un événement psychologique. Nous accepterons

simplement l'idée que les différences entre les personnes tiennent *à la fois* tant à notre bagage héréditaire qu'à nos expériences de vie en société. C'est là une proposition que nous pouvons tenir pour consensuelle. Par contre, les rapports qu'on peut établir entre ces *deux sources de différences entre les personnes* méritent d'être approfondis.

Notre homme de la rue, notamment notre directeur des ressources humaines, accepte volontiers l'une, c'est-à-dire le bagage biologique, et l'autre, c'est-à-dire les expériences de vie. Il est convaincu que la prise en considération des expériences de vie *complète* ou *enrichit* la compréhension des événements psychologiques qu'il a sur l'autre base, la base biologique. Autrement dit, il reste convaincu que cette prise en considération des expériences de la vie (l'existence) ne *dénature* pas, pour sa compréhension, l'intervention des différences dues à la biologie, qu'il tient volontiers pour l'essence, lesquelles se manifestent, pourrait-on dire, en filigrane, voire indépendamment des expériences de vie. Cette prise en considération du social n'est donc pas pour lui très problématique. Elle ne fait pas obstacle à l'accès dont il dispose, en tant que psychologue du quotidien (ou, comme disent les psychologues sociaux : en tant que psychologue intuitif), à la *nature*, à la *réalité biologique*, donc naturelle et essentielle de ces individus *Homo sapiens sapiens* de sexe mâle ou femelle, d'un certain âge et disposant d'un bagage génétique qui leur est propre. Bref, cette conception psychologique de l'homme de la rue (par exemple *c'est humain mais on peut dire en outre...*) reconnaît l'importance des expériences, du milieu ou, pour synthétiser, du *social*, lorsqu'on doit comprendre ou rendre compte de ces événements psychologiques que réalisent les êtres humains auxquels il est confronté. Mais ce social ne peut guère que renforcer ou atténuer les effets des variables biologiques (voir figure 1). Tous les humains sont jaloux lorsqu'ils voient quelqu'un mieux réussir qu'eux, les hommes peut-être plus que les femmes, et les jeunes peut-être plus que les vieux. Certains individus ont de surcroît une nature plus « jalouse » que celle des autres individus. Ils sont nés comme ça. Et ce sont ces tendances à la jalousie qui

peuvent être plus ou moins renforcées par les expériences de la vie. Thomas est un homme intrinsèquement, essentiellement jaloux, mais ses tendances à la jalousie ont été renforcées, peut-être même magnifiées, par son parcours académique.

Une telle conception postule ainsi que le « social », s'il peut s'avérer important pour mieux comprendre (pour comprendre *plus complètement*, non pour comprendre *autrement*), est un complément et non un obstacle à l'accès de notre bonne psychologie intuitive à un être *naturel*, biologiquement déterminé. Cet être, qui transparait à travers le social, on l'appelle l'individu, c'est-à-dire, au sens strict qui ne peut être et qui ne sera désormais pour nous que celui de la biologie, un exemplaire de l'espèce *Homo sapiens sapiens*, doté d'un sexe, d'un âge et d'un bagage génétique qui lui est propre et qui le rend si différent des autres exemplaires de l'espèce de même âge et de même sexe. L'*individu*, par définition donc un être biologique, est accessible à une analyse qui peut ainsi, lorsqu'on le souhaite, traverser le social ou s'en dégager pour l'appréhender dans sa nature, *même lorsqu'il s'agit de l'étudier*, c'est-à-dire de le poser comme objet d'étude. On étudie, par exemple, le développement avec l'âge du « petit » d'un couple d'individus *Homo sapiens sapiens* et on appelle cela la « psychologie de l'enfant ». On sous-entend : du « petit » d'*Homo sapiens sapiens*.

Encadré 1

Exemple imaginaire illustrant le caractère non problématique du social dans la compréhension des événements psychologiques

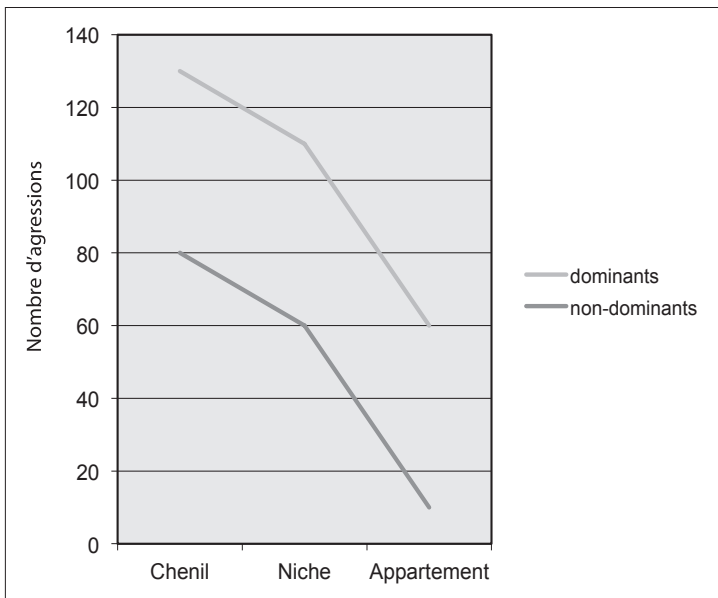
Imaginons une recherche portant sur des chiens de 6 ans (des braques allemands) : 50 % sont des dominants, 50 % des non-dominants. Tous ont vécu, dans des proportions identiques, dans trois écologies différentes : en chenil, à la niche ou en appartement. Les chiens sont observés pendant quatre jours après qu'a été introduit un congénère d'une autre race (un dalmatien) dans leur cadre écologique. On note le nombre d'agressions dirigées vers l'intrus.

Les résultats imaginaires (voir figure ci-dessous) montrent : 1) que l'écologie a un effet massif : les chiens élevés en chenil sont bien plus agressifs que les chiens élevés en appartement ; 2) mais que l'effet de la variable biologique n'est pas *modifié* par l'écologie : quelle que soit l'écologie, les mâles dominants sont plus agressifs que les mâles non dominants, l'effet de cette variable étant le même dans les trois écologies : environ 50 conduites agressives en plus chez les dominants.

Nous sommes dans un cas imaginaire où le social (ici la variable écologique) pèse incontestablement mais s'avère « transparent » et ne gêne aucunement l'accès à une variable biologique, ici la variable dominant/non dominant.

Notons que dans cette recherche imaginaire, la variable biologique dominant/non dominant est connue. Ce n'est hélas pas souvent le cas en psychologie humaine pour des raisons que nous discuterons.

Figure 1. Effets des variables biologique et sociale sur l'agressivité de chiens de race braque allemand.



Nous n'avons jusqu'à présent parlé que de l'homme de la rue. Cependant, il ne fait aucun doute pour nous que les chercheurs des courants dominants des disciplines psychologiques occidentales (psychologie de la personnalité, psychologie sociale, psychologie différentielle, psychologie de l'enfant, du vieillissement, etc.) acceptent le même postulat et raisonnent en conséquence de la même façon. Le social ne gêne pas l'accès au biologique. Il est notamment présupposé que le chercheur peut étudier l'« individu », un concept biologique, en traitant le social comme une source de variance, certes effective, mais qu'il peut tenir pour additionnelle et non perturbatrice. Il peut alors s'attacher à l'objet déclaré authentique de l'étude qui concerne, par exemple, d'un point de vue général, l'évolution avec l'âge du *petit d'homme*, dit l'enfant, ou, d'un point de vue différentiel, les différences intraspécifiques entre les individus *Homo sapiens sapiens*. Il est de ce point de vue assez significatif que les principales revues occidentales de psychologie (la plupart sont anglo-saxonnes) aient peu à peu préféré *individuals* à *people*, et ceci de façon quelquefois délibérée. Nous proposons une appellation qui n'a rien *a priori* pour nous de péjoratif pour caractériser cette conception : le « naturalisme psychologique » (« réalisme psychologique », dans Beauvois & Dépret, 2008). Pourquoi « naturalisme » ? Parce que ses tenants, même s'ils ne l'explicitent pas toujours, acceptent le postulat selon lequel la psychologie qu'ils pratiquent, générale, sociale ou différentielle, a pour objet une réalité naturelle, donnée par la *nature* qui, on le sait bien, n'est ni la culture ni la société : l'individu au sens strict, ou l'exemplaire de l'espèce humaine. Les recherches, bien qu'impliquant par exemple des *enfants* et des *écoliers*, c'est-à-dire des êtres au moins quelque peu sociaux, traitent pourtant, pour de nombreux psychologues, du petit d'homme, comme on pourrait traiter du petit ou de la progéniture de nombreuses espèces, y compris de ces espèces d'oiseaux dont les familles ressemblent tant aux nôtres. À ceci près que les oisillons ne sont ni des « enfants » ni des « écoliers ». Ce ne sont bien que les « petits » de leurs parents. Éventuellement des poussins.

Un complément ou un obstacle ?

Un obstacle

Le lecteur l'aura sans doute anticipé, nous présenterons dans ce livre une autre conception que le naturalisme. Cette autre conception nous contraint à rejeter le postulat d'une transparence du social dans l'accès à ce qui serait l'« individu ». Nous dirons qu'il s'agit d'une conception *évaluative* (voir le glossaire). Pourquoi est-elle évaluative ? Parce qu'elle conduit à analyser les événements psychologiques observés par les psychologues (par exemple des comportements : il n'arrête pas de parler à ses voisins ; des performances : il résout une équation à deux inconnues) en partant non de ce qu'ils sont supposés signifier ou mettre en œuvre du point de vue d'une théorie psychologique, mais de leur « valeur ou dévaleur sociale », valeur ou dévaleur considérée comme la caractéristique première et de fait *inséparable* de ces événements psychologiques. Un exemple nous permettra d'illustrer ce propos. La résolution d'une équation à deux inconnues par un jeune collégien est un événement psychologique : une performance. Si l'on accorde de l'intérêt à cette performance, c'est parce qu'elle a une valeur scolaire reconnue par tous les acteurs éducatifs qui savent que cette performance donne à attendre des études ultérieures elles-mêmes valorisées socialement (il fera sans doute une classe de première scientifique, la fameuse « 1^{re} S »). La valeur scolaire de cette performance ne peut donc être ignorée lorsqu'on s'intéresse à d'autres aspects qu'elle peut impliquer : cognitif ou motivationnel, par exemple. Elle ne peut être dissociée de ces autres aspects. Elle fournit même la première entrée pour l'analyse de cet événement psychologique³.

3. On peut certes étudier les opérations cognitives impliquées par cette performance sans pour autant faire toujours intervenir sa valeur scolaire. Mais on notera que les événements psychologiques, même ainsi étudiés (c'est-à-dire en s'efforçant de ne pas faire intervenir leur valeur scolaire), sont dans la grande majorité des cas des événements de fait sélectionnés pour leur valeur sociale, positive ou négative. C'est là, semble-t-il, un axiome partagé par les psychologues académiques (à moins qu'il leur soit imposé par la demande sociale) : il y aurait, pour les psychologues, une très forte *quoiqu'artéfactuelle* corrélation entre la valeur *sociale* d'un événement psychologique et sa valeur *heuristique*, c'est-à-dire son importance en tant qu'objet pour une théorie psychologique descriptive de l'*individu*. La conception évaluative pose que cette corrélation n'est pas artéfactuelle.

On ne peut que très exceptionnellement étudier un comportement ou une performance en psychologie de la personnalité ou en psychologie sociale en les séparant de leur valeur sociale, en mettant en quelque sorte celle-ci de côté. Ce serait comme traiter un tableau dans une étude sur le marché de l'art indépendamment de sa valeur artistique. Nous appellerons d'ailleurs « psychologie évaluative » cette conception puisque, à nos yeux, cette psychologie ne peut que passer en premier lieu par la *valeur* ou la *dévalueur sociale* de la plupart des événements psychologiques qu'elle aborde. Elle conduit à ne pas voir le « social » comme une source additionnelle de variance mais comme réellement constitutif des différences entre les gens *telles qu'on les constate*, telles qu'elles apparaissent dans l'activité évaluative. Or, nous le verrons, c'est cette activité évaluative qui dirige le plus souvent le regard et les théories des psychologues qui s'intéressent à la personnalité. Un peu comme si le degré de toxicité des métaux, leur transport plus ou moins facile et leur valeur marchande avaient été les éléments générateurs et directifs de leur classification par les chimistes. Ce ne fut (bien heureusement) pas le cas.

Mais il y a plus : la psychologie évaluative conduit aussi à voir le « social » comme un *obstacle* à la connaissance de différences intraspécifiques (biologiques) entre individus *Homo sapiens sapiens*. Ces différences existent très certainement, nous l'avons dit : c'est même une loi acceptée de la nature, mais nous n'avons pas à leur endroit un accès en quelque sorte direct pour la bonne raison qu'il serait indispensable de contourner méthodologiquement et théoriquement l'obstacle du social lorsqu'on les étudie, ce qui n'est pas facile ni d'ailleurs réellement tenté. Nous argumenterons bientôt cette position de façon plus approfondie et plus démonstrative sur la base du concept statistique d'interaction⁴.

Les deux conceptions

Pour faciliter une première compréhension utile des différences entre cette autre conception, la psychologie évaluative donc, et celle

4. Voir, ci-après, p. 67, le paragraphe « L'activité évaluative n'est pas interactionniste ».

du naturalisme psychologique (voir le glossaire), nous donnerons ci-après des réponses que l'une et l'autre apportent à quelques questions qui peuvent être posées par un étudiant ou un jeune chercheur en psychologie. On le verra, ces questions sont assez simples, mais discriminantes pour leur orientation. Et elles ne sont pas sans importance pour une théorie psychologique.

Nous traiterons ces questions sous la forme d'un tableau. La première colonne donne les questions posées par le jeune chercheur. Elles nous ont semblé pertinentes tant pour l'une que pour l'autre conception. On aurait certes pu en poser d'autres, mais celles que nous avons sélectionnées ont semblé les plus propices à une différenciation non ambiguë des deux conceptions. La deuxième colonne apporte la réponse du naturalisme psychologique qu'on peut dire aujourd'hui « classique » ; la troisième, celle de la conception évaluative que nous proposons dans cet ouvrage. On restera provisoirement sur l'exemple d'un « petit d'homme » d'une dizaine d'années que nous appellerons Léo, envisagé principalement dans son activité d'écolier. Même si nous avons souhaité que ce tableau soit autosuffisant, ses aspects possiblement quelque peu complexes s'éclaireront tous dans les discussions qui suivront dans les chapitres ultérieurs et dans le court glossaire donné en fin d'ouvrage. La lecture de ce tableau aura montré que si le naturalisme psychologique s'avère une conception potentiellement « biologisante », la psychologie évaluative se révèle en revanche une conception quelque peu « sociologisante ». La première table sur les propriétés naturelles, donc biologiques, des individus ; la seconde sur les valeurs sociales que réalisent ou non les agents dans les rapports sociaux. Les deux peuvent relever néanmoins d'une approche *psychologique* dès lors qu'elles reposent l'une et l'autre sur la prise en considération des *événements psychologiques* que réalise une *personne* (nous ne disons pas : un individu). Si le naturalisme psychologique considère ces événements plutôt comme des indicateurs d'une réalité naturelle inobservable, la psychologie évaluative les considère plutôt comme essentiellement dotés d'une valeur sociale qui est directement saisie par un observateur acculturé aux rapports sociaux.

Tableau 1. Comparaison entre les conceptions naturaliste et évaluative : leurs réponses à quelques questions.

Questions	Réponses de la conception naturaliste	Réponses de la conception évaluative
Pourquoi étudie-t-on tel événement psychologique plutôt que tel autre ?	En raison de sa seule <i>supposée</i> importance psychologique ou heuristique pour une psychologie scientifique de l'individu.	En raison de la valeur ou de la dévalueur qu'il a dans la vie sociale. Cette valeur ou dévalueur ne peut être séparée de l' <i>événementielle</i> importance heuristique de l'événement.
Comment définir Léo en tant qu'objet de connaissance pour un psychologue scientifique ?	Léo, en tant qu'objet de connaissance, est posé comme un <i>individu</i> (au sens strict : un exemplaire de notre espèce) essentiellement caractérisé : 1) par son sexe et par un moment de son évolution biologique (son âge) ; 2) mais aussi par des traits et aptitudes qu'il a hérités, qui lui sont propres et qui constituent sa <i>personnalité</i> .	Léo, en tant qu'objet de connaissance, est posé comme un <i>agent social</i> (ici un <i>enfant</i> qui a des <i>parents</i> et un <i>élève</i> qui a des <i>maîtres</i>), défini par la place qu'il a dans des rapports sociaux qui l'insèrent, ici un rapport d'élevage, en tant qu' <i>enfant</i> , et un rapport d'éducation, en tant qu' <i>élève</i> .
Est-il possible de connaître Léo en tant qu'individu sur la base de ce qu'il fait en tant qu'écolier ? Plus généralement, est-il possible d'inférer une connaissance des <i>individus Homo sapiens sapiens</i> sur la base d'une connaissance des <i>agents sociaux</i> ?	OUI (axiome de la transparence du social) : les effets des variables sociales sur les agents sociaux ne gênent pas l'accès à l' <i>individu</i> Léo (toujours un « petit d'homme »), et donc aux éventuelles différences intraspécifiques (ou interindividuelles).	NON, ou pas toujours (axiome de l'opacité du social) : si les effets des variables sociales sur les agents sociaux sont avérés dans la réalité qu'on observe, les variables intraspécifiques (interindividuelles) peuvent être masquées.

Questions	Réponses de la conception naturaliste	Réponses de la conception évaluative
<p>D'où proviennent les exigences sociales auxquelles est soumis Léo en tant qu'écolier? Autrement dit, qu'est-ce qui oriente ses comportements, ses performances, ses jugements?</p>	<p>Les principales exigences sociales auxquelles est soumis Léo relèvent de <i>décisions prises localement par des individus</i> : ses parents qui lui fixent des buts, ses éducateurs qui lui assignent des objectifs d'apprentissage.</p>	<p>Les principales exigences sociales auxquelles est soumis Léo relèvent des <i>rapports sociaux qui l'insèrent</i>. Ces rapports ne sont pas décidés mais appliqués (au sens : appliquer une règle).</p>
<p>Sur quoi peut-on focaliser l'étude scientifique de Léo?</p>	<p>On peut notamment s'intéresser à sa personnalité <i>individuelle</i>, ce qui revient à <i>inférer</i>, sur la base de ses comportements et performances, des attributs ou états supposés descriptifs qui caractérisent l'individu Léo, même s'ils sont non observables (aptitudes, traits).</p>	<p>On peut s'intéresser à ses comportements et performances, en <i>détectant directement</i> leur valeur sociale du point de vue du rapport social considéré. Aucune théorie, même psychologique, ne peut mettre de côté cette valeur sociale.</p>
<p>Comment connaître la valeur de Léo d'un point de vue social?</p>	<p>La valeur sociale de Léo est <i>inférée</i> de sa nature psychologique (sa « personnalité »), elle-même inférée, qui présente des aspects socialement positifs (il est intelligent : il peut <i>donc</i> résoudre des exercices de maths) et des aspects négatifs (il est bavard : il a donc tendance à toujours parler à ses voisins).</p>	<p>La valeur sociale de Léo est <i>directement donnée</i> par celle de ses comportements et performances dans les rapports sociaux qui l'insèrent. Elle est établie par la pratique évaluative (positive : il résout des exercices de maths ; négative : il bavarde toujours avec ses voisins). Cette valeur est <i>nécessaire et suffisante</i> pour prendre des décisions concernant Léo.</p>

Questions	Réponses de la conception naturaliste	Réponses de la conception évaluative
Qu'est-ce que la psychologie ?	La psychologie est un système de connaissances descriptives psychologiques sur une <i>réalité psychologique naturelle</i> : la personnalité des individus. Sa fonction est essentiellement une fonction de connaissance (Léo est un objet de connaissance). Les traits disent donc ce que les gens <i>sont</i> . Cette connaissance permet <i>éventuellement</i> , si on le désire ou si on nous le demande, d' <i>inférer</i> la valeur sociale de Léo dans un rapport social donné, par exemple dans le rapport social d'éducation.	La psychologie est un système de connaissances psychologisantes qui communique directement la <i>valeur sociale des personnes</i> en tant qu'agents sociaux. Sa fonction est essentiellement une fonction d'évaluation (Léo est un objet d'évaluation). Les traits disent donc ce que les gens <i>valent</i> . Cette connaissance permet: 1) de savoir sans inférence ce qu'on peut (ou ce qu'on doit) faire de Léo dans un rapport social donné (par exemple d'éducation); 2) l'internalisation par Léo des valeurs sociales propres à ce rapport.
Qu'est-ce que les « valeurs et les dévaleurs sociales » ?	Ce sont des buts et des rejets que les individus décident pour eux-mêmes ou pour d'autres qui dépendent d'eux (notamment leurs enfants, leurs subordonnés). Ainsi peuvent-elles avoir une composante affective (être aimées ou pas aimées).	Ce sont des obligations ou des interdits impliqués par les rapports sociaux dans lesquels sont placés les gens. Leur base est essentiellement sociale*.

Questions	Réponses de la conception naturaliste	Réponses de la conception évaluative
La connaissance de Léo ne peut-elle être que vraie ou fausse ?	OUI. Il n'y a qu'une façon de connaître un objet, par exemple Léo : la bonne, qui est celle que pratiquent les sciences dites descriptives. Donc, toute connaissance (par exemple Léo est très intelligent) est vraie (exacte) ou fausse. Application du critère de la <i>valeur de vérité</i> .	NON. Il existe plusieurs types de connaissance, de nature et de mode de construction différents, qui mobilisent des critères évaluatifs différents. Le critère évaluatif de la valeur de vérité n'est en droit pertinent que pour la connaissance descriptive ou scientifique. La personnologie n'étant pas descriptive mais évaluative, elle mobilise un autre critère de valeur : l' <i>acceptabilité sociale</i> .
Comment les gens appréhendent-ils les objets de leur environnement, en particulier les personnes ?	Les personnes sont des objets de connaissance qui sollicitent une activité cognitive analytique destinée à connaître par inférence leur nature et les relations qu'ils ont avec les autres objets de leur environnement. L'homme est virtuellement un <i>scientifique spontané</i> .	Les personnes sont des objets d'évaluation qui sollicitent une activité cognitive de détection ou de repérage de leur valeur ou utilité qui permet de savoir ce qu'on peut faire d'eux ou avec eux dans les rapports sociaux. L'homme est un <i>évaluateur spontané</i> .

* Ce point est important. Pour de nombreux chercheurs, la valeur associée, par exemple au trait honnête, est une valeur affective *sa désirabilité*, voir *Anderson, 1981, équivalente à ce qu'on peut ressentir à l'égard du concept d'honnêteté ou d'une personne honnête*. Comme on le verra bientôt, la valeur associée à l'honnêteté est pour nous celle des comportements qu'on peut attendre ou avoir à l'égard d'une personne honnête dans la vie sociale et les rapports sociaux. Elle relève d'une connaissance de la signification des traits. Prendre en compte cette connaissance ne revient pas à nier qu'une composante affective puisse intervenir lorsqu'on est confronté à un trait.

Nous avons, certes, quelque peu extrémisé dans ce tableau certains traits des deux conceptions pour mieux les distinguer et mieux caractériser ainsi leurs principaux présupposés qui ne sont pas toujours explicités par les chercheurs, tant ceux qui penchent vers l'une que ceux qui penchent vers l'autre. Ainsi avons-nous insisté sur le sens strict du concept d'*individu comme membre de l'espèce*. Il est probable que les sympathisants de l'individualisme culturel considéreraient ce sens strict comme une fâcheuse réduction. Nous-mêmes, qui nous considérons quelquefois comme éminemment individualistes, n'avons alors certainement pas en tête le seul concept biologique d'individu. Nous pensons plus volontiers *à la fois* à ce dont nous avons hérité et à notre parcours social, à notre essence *et* à notre existence. Mais nous devons reconnaître aussi, et sans regret, que le syndrome individualiste est un fait historique et culturel, et non une discipline psychologique scientifique. Il relève de conceptions de l'Homme dans la vie sociale et des exigences qu'on peut avoir à l'égard de la société sur la base de ces conceptions. En tant que tel, même si cela peut s'avérer douloureux, le syndrome individualiste ne peut dicter aux psychologues scientifiques le contenu de leurs concepts et de leurs hypothèses. Ces psychologues se doivent de le distinguer de la science, surtout lorsqu'ils se disent différentialistes ou sociaux et s'intéressent à la personnalité. Mais il est vrai qu'une moindre insistance scientiste de notre part sur le concept d'individu comme exemplaire de l'espèce pourrait sans doute permettre à des tenants du naturalisme psychologique d'accepter *certaines* propositions d'une conception plus évaluative et donc plus sociale. Ce serait aussi le cas si nous insistions moins sur la distinction entre « inférence », concept essentiel de la psychologie cognitive dominante, et « détection » (ou « repérage »), concept typique de la psychologie écologique à laquelle, on le verra, nous empruntons un concept fondamental, celui d'« affordance » (Gibson, 1979).

Il y a plusieurs décennies, déjà, Zajonc (1966) attestait le caractère volontiers psychologique (plutôt que sociologique) de la psychologie *sociale*, notamment de la psychologie sociale américaine.

Zajonc pensait d'ailleurs que le mot *social* ne signifiait pas grand-chose sur l'homme, et *a fortiori* pour un psychologue⁵. De fait, les chercheurs psychologues, dans leur grande majorité, lorsqu'ils ont à traiter des « traits de personnalité » ou d'« états psychologiques » adoptent le point de vue du naturalisme psychologique. Celui-ci, même s'il n'est pas toujours explicité ou revendiqué, est devenu la doctrine dominante, paradigmatique, non seulement en matière d'étude de la personnalité, mais aussi dans les autres disciplines psychologiques qui doivent adopter ou emprunter ce concept (par exemple en cognition sociale). Le trait (voir note 2, p. 7), qu'il soit inné ou acquis, est ainsi quasi unanimement considéré comme un fait de *nature*, plus précisément de nature *psychologique*, inobservable, logé quelque part au sein de cette réalité naturelle qu'est l'individu et son équipement biologique. Son attribution à une personne, par exemple Léo est intelligent, peut, en tant que telle, être créditée d'une valeur de vérité sur un critère qu'on dirait aujourd'hui d'exactitude. La psychologie évaluative, qui pose que les traits disent plutôt ce que les gens valent que ce qu'ils sont, ne peut avoir recours à ce critère. La valeur d'un objet tient à son environnement peut-être autant qu'à sa nature. C'est la raison pour laquelle c'est plutôt pour nous l'acceptabilité sociale qui tient lieu de critère évaluatif d'un énoncé ou d'un jugement sur une personne, sa valeur de vérité restant généralement indécidable.

Notre trajet

Évidemment, ce n'est pas notre but de nous livrer dans les pages qui suivent à une critique systématique et unilatérale du naturalisme psychologique. Il est plutôt de faire mieux connaître la conception évaluative qui relève d'autres présupposés.

5. Ne surtout pas voir là un jugement négatif sur l'immense figure de Robert Zajonc que nous admirons sans retenue tant pour son engagement dans la Résistance française que pour le caractère innovateur de ses recherches et théories. Mais c'est vrai qu'il a toujours eu un point de vue très « psychologique », pour ne pas dire « biologique ».

– Le naturalisme a donné lieu à une longue tradition psychologique depuis Galton et la fin du XIX^e siècle, que nous évoquerons dans le chapitre 1 consacré aux recherches sur les traits de personnalité. Comme nous le verrons, le naturalisme a mobilisé et mobilise toujours des théoriciens des plus respectables et a suscité des recherches essentielles dont nous rendrons d'ailleurs quelquefois compte. Mais, notre but étant plutôt de montrer qu'une autre conception reste possible, nous terminerons cette évocation en soulignant quelques limites du concept de trait tel qu'il est promu par le naturalisme psychologique. Il nous faudra alors introduire l'activité évaluative en montrant qu'elle ne peut être interactionniste.

– Dans le chapitre 2, nous développerons plus longuement notre conception évaluative. Nous montrerons qu'elle a ses fondements épistémologiques (théorie de la double connaissance descriptive-évaluative inspirée du concept de rupture épistémologique de Bachelard) et théoriques (évaluation et composante évaluative – nous ne disons pas : affective – des traits de personnalité). On montrera ensuite que cette conception conduit à la production d'hypothèses, d'opérationnalisations et de résultats expérimentaux dans le champ de la cognition sociale, qui sont propres à cette conception et n'auraient pu être produits sur la base de la conception naturaliste des traits.

– Dans le chapitre 3, très globalement consacré aux théories implicites de la personnalité et aux principales dimensions sous-tendant ces dernières, nous nous focaliserons essentiellement sur les célèbres Big Two. Nous essayerons de montrer, en évoquant de nombreuses recherches, que ces deux grands facteurs structurant les théories implicites de la personnalité de l'homme de la rue ne sont pas deux grandes dimensions de la personnalité humaine, à savoir la chaleur et la compétence, évidemment des *Homo sapiens sapiens*, comme l'avancent les chercheurs naturalistes, mais deux grands registres de valeurs et de dévaleurs sociales impliquées par la vie sociale mais psychologisées en termes de traits.

– Nous pourrions alors, dans le chapitre 4, nous attacher à deux bases théoriques fondamentales de la conception évaluative.

La première est une base macrosociale et concerne le pouvoir social dont le déploiement, à la fin du Paléolithique et au début du Néolithique, a rendu inévitable l'activité évaluative portant sur les personnes en tant qu'agents sociaux. La seconde base est une base microsociale. Elle concerne la saisie de la valeur sociale par le processus d'affordance, tenu pour le processus de base initial dans l'activité évaluative, donc dans le jugement social et ses modèles, par exemple le modèle dit des « différences individuelles ».

– Notre conclusion insistera sur deux difficultés culturelles ou idéologiques que peut rencontrer la diffusion de la conception évaluative : 1) l'épistémologie de la rupture, qui va à l'encontre de l'axiome selon lequel l'homme est un scientifique spontané qui raisonne en termes de vrai ou faux ; 2) le principe théorique de la prescriptivité du social, qui heurte l'esprit du temps, soïïste et libéral, en insistant sur l'importance théorique des agents sociaux plus que sur celle des « individus ».

Nous ne doutons pas que les psychologues puissent un jour disposer d'un cadre théorique intégrant les deux conceptions de la psychologie qui seront présentées et approfondies dans ce livre. Notre propre travail sur la référence sémantique des traits de personnalité (voir chapitre 2) peut d'ailleurs être vu comme une tentative d'avancer dans cette direction.